

## LE MOIS DE MARIE

Je viens de voir une hirondelle  
Lisser son aile de satin ;  
J'ai vu sur la feuille nouvelle  
Briller la perle du matin.

Tout se transforme ou se réveille,  
Les nids se font dans les buissons ;  
La vigne pleure sur la treille,  
Et l'air est rempli de chansons.

Dans les sentiers la chèvre broute,  
Le lézard sort des murs croulants,  
Et les cerisiers, sur la route,  
Balancent leurs panaches blanches.

Déjà l'abeille vigilante  
S'en va de la silène au thym,  
Et dans la ruche bourdonnante  
Apporte son premier butin.

Pour ceux qu'épuise la souffrance  
C'est l'espérance, c'est la guérison ;  
Voici Mai ! c'est la délivrance,  
Après de longs mois de prison !

Mais en vain la nature est douce,  
Elle ne peut nous émouvoir ;  
Fleurs de printemps et nids de mousse,  
Les hommes passent sans nous voir !

Jouets de leur esprit malade,  
Nulle raison n'habite en eux ;  
Comme les morts de la ballade,  
Ils vont d'un train vertigineux.

Renversant tout sur leur passage  
Et se grisant de leurs exploits,  
Ils décrètent Dieu hors d'usage  
Et font table rase des lois.

Ne pouvant créer un brin d'herbe,  
Ils vont niant aveuglément  
Celui qui fait mûrir la gerbe  
Et qui leur donne le froment.

Pendant que ces fausses doctrines  
Nous inoculent leur poison,  
Un hymne saint sort des poitrines,  
Aux quatre coins de l'horizon !

Depuis les vieilles basiliques,  
Immobiles sur leurs piliers,  
Jusqu'aux croix des places publiques,  
Des voix s'élèvent par milliers !

Chants des lévites et des vierges  
Et sons de l'orgue harmonieux,  
Encens et fleurs, flammes des cierges  
Célébrent la Reine des cieux !

S'il est, dans un site sauvage,  
A l'heure où sonne l'*Angelus*,  
Une vieille et naïve image  
A laquelle on ne pense plus,

Par quelque bon ange poussée,  
Une humble fille, en mots touchants,  
A la Madone délaissée  
Vient offrir un bouquet des champs,

Et présenter à Notre-Dame,  
Dans un cantique intérieur,  
Toute la candeur de son âme  
Et tous les parfums de son cœur.

ERNEST LANGLOIS.

## LE CRIME DES FEMMES

## VII

## PÈRE ET FILLE

(Suite)

Augustine trouva bien laide cette chambre dans laquelle sa vie fut tant choyée ; elle y ressentait une sensation de froid. Elle regardait le papier gris à bouquets camaïeu avec un sentiment de profond dédain ; la couchette étroite et un peu rigide lui laissait regretter les mollesses de son lit de soie capitonné. La petite chaise-chauffeuse qu'elle préférait autrefois, lui parut détestable, et une image de la Vierge devant laquelle elle avait prié fut traitée par elle de "peinture détestable." Le foyer où elle avait grandi ne l'attirait plus. Elle se répétait que jamais elle n'aurait le courage de vivre comme elle l'avait fait pendant longtemps. Une pensée rapide comme un éclair lui traversa l'esprit. Elle sourit, puis elle se répondit : "J'en mourrais !"

Dans la crainte d'affliger M. Meillac, Augustine dissimula l'impression ressentie. Elle se récria sur l'excellence du café de Marguerite, sur l'aspect paisible du cabinet de son père.

"Tu as fait un palais des *Mille-et-une-Nuits*, là-bas ?

—Un peu. Tout est gai et charmant. Ben est ravi. Nous avons donné deux grandes chasses, toutes les sommités du département y assistaient, et M. Courcy n'a reçu que des éloges sur son installation. Mais je ferai mieux encore

dans l'avenir. Malheureusement, mon mari a disposé, il y a longtemps déjà, des bâtiments de l'ancienne fabrique. Sans cela, j'en aurais fait une hôtellerie modèle, sous cette dénomination : l'*Hospitalité écossaise*. Cent chambres eussent été disposées pour les visiteurs des jours de gala ! Mais ce projet grandiose est inexécutable.

—Et qu'est-ce que ton mari a fait de ces bâtiments que tu convoitais ?

—Un hospice pour les vieux ouvriers.

—C'est beau cela, dit gravement monsieur Meillac.

—Sans doute, c'est beau ! Un peu inutile peut-être ; car, enfin, chaque commune doit nourrir ses pauvres, et il y a des hospices de vieillards dans les villes voisines. .... et puis, cela coûte fort cher.

—Moins que l'hospitalité écossaise offerte à cent personnes.

—Oh ! je n'ai soulevé aucune objection. Mais j'ai du malheur ; une annexe de la fabrique me convenait pour en faire un *gymnase*, et M. Courcy y a établi sa caisse d'épargne.

—Une caisse d'épargne !

—Une caisse d'épargne.

—C'est encore une idée à lui ! Les ouvriers ne feraient pas le voyage des Haussos au chef-lieu pour y aller placer leurs modestes économies ; M. Courcy reçoit chaque semaine, dans des bureaux spéciaux, les quelques francs, même quelques sous épargnés pendant la semaine. Chaque mois, un employé de la maison va faire le versement au chef-lieu. Mais si l'ouvrier veut rentrer dans la somme totale de ses économies, il lui suffit de présenter son livret à la caisse, et on le paye immédiatement. Chaque année, afin d'encourager à la modération dans les dépenses, M. Courcy ajoute sur le livret de chaque ouvrier une somme de cinquante francs, et l'émission de l'épargne leur vient à tous de la sorte.

—Tu dois bien aimer ton mari ! s'écria M. Meillac.

—Oh ! je l'aime beaucoup, et nous nous entendons fort bien ; je ne me mêle pas de la fabrique, il ne s'occupe pas de la maison.

—Tu la conduis seule ?

—Et fort bien, je vous assure.

—Combien dépenses-tu par mois ?

—En comptant tout ? cinq mille francs.

—Et tu as ?

—Soixante mille livres de rentes.

—Tu es bien jeune, ma chérie, pour tout savoir, en ce qui concerne ton royaume. Une femme raisonnable ne dépense jamais son revenu complet. Il faut prévoir les voyages, les maladies, ce qui vient sans qu'on l'attende. Je dirai plus : quand on est dans la négociation, il faut prévoir les revers. Tu as soixante mille francs de rentes, soit ! Divises-tu chaque dépense, arrêtes-tu chaque chiffre ? Tu dois savoir combien te coûte ta table, la cave, les gages des domestiques, les chevaux, ta toilette.

—Cela ne changerait rien au résultat.

—Cela te permettrait au moins de surveiller davantage.

—Oh ! j'ai des domestiques fidèles.

—Ils ne te volent pas, peut-être ; mais à coup sûr ils gaspillent, et il n'en saurait être autrement dans une maison comme la tienne. Tu devais te contenter de dépenser trente mille francs par année. Le reste commencerait la fortune de tes enfants.

—Oh ! mes enfants !

—Attends-les ; demande-les. Tu es dans l'enivrement du bonheur marital aujourd'hui, mais cette douce fièvre se calmera ; le vide pourraît se faire dans l'âme. Il vient un âge où la femme a besoin de petits bras roses qui se nouent autour de son cou, de petites lèvres d'anges qui lui disent : "Mère" entre deux baisers. Et ton mari lui-même, cet homme que tu me révèles dans chaque mot sous un aspect nouveau, plus grand et plus complet, ton mari appellera la venue des enfants, afin de s'assurer la prolongation de son bonheur dans un être qui sera lui encore."

Augustine ne parut pas très-convaincue, mais elle embrassa son père, et M. Meillac se contenta de cette réponse.

Pendant tout le jour, la jeune femme resta dans le paisible appartement de l'avocat ; le lendemain seulement, comme maître Meillac devait plaider, Augustine profita de son absence pour commencer la série de ses visites aux anciennes amies qu'elle désirait revoir. Elle courut d'abord chez Mme de Lagrange. Peut-être n'était-elle pas fâchée d'étaler coquettement les honneurs de sa situation de jeune femme devant celle qui avait un instant songé à la marier à Lionel.

Madame de Lagrange reçut Augustine avec beaucoup de bonne grâce, la questionna longuement sur son mari, sa fortune, le train qu'elle menait. Augustine mit un peu d'orgueil à lui détailler les avantages de sa situation. Et cependant, après l'avoir écoutée, madame de Lagrange murmura :

—Pauvre enfant !

Ce blâme indirect, cette pitié, abrégerent la visite de madame Courcy ; elle ne partit pas, cependant, sans avoir reçu de son amie la promesse de la visiter aux Haussos.

En quittant madame de Lagrange, Augustine se rendit dans une maison de la rue Rochechouart, d'apparence assez pâtre, grise de façade, humide de murailles. Elle demanda quel étage habitait mademoiselle Aurélie Dupont, on lui indiqua le quatrième.

Un peu essoufflée de son ascension rapide, madame Courcy s'arrêta sur le carrefour, et sonna ; une servante mal coiffée d'un bonnet avançant sur des cheveux ébouriffés, entra, ouvrit la porte, plia pour défendre l'entrée de l'appartement que pour la faciliter.

—Si la petite veut aller se réfugier près de sa mère, celle-ci la renvoie en l'appelant : "petite Sans-Soin." Que peut la pauvrette à cela ?

—Mademoiselle Dumont ? dit Augustine.

—Mademoiselle est chez elle ; si madame veut entrer . . .

La servante repoussa du pied dans l'antichambre les plumeaux et les balais amoncelés en désordre. Comme elle ouvrait la porte du salon, une petite fille de six ans, le visage barbouillé de confitures, les chaussettes écossaises tombant mal attachées sur de maigres jambes nues, montra un petit minois étiole entre deux portes. La servante lui saisit le bras, la fit brusquement rentrer et murmura quelques sèches paroles.

Augustine se sentait tout attristée de l'aspect désordonné de cet intérieur. Enfin, la servante l'introduisit dans une pièce assez grande, lui avança un fauteuil, et la pria d'attendre qu'elle eût prévenu Mlle Aurélie.

Augustine jeta autour d'elle un regard non pas curieux, car rien de ce qu'elle voyait n'était fait pour piquer sa curiosité, mais triste. De l'aspect de ce salon, se dégageait quelque chose de pénible. On y sentait une énorme prétention, et la médiocrité se trahissait dans les moindres détails. L'ameublement noir, au lieu d'être d'ébène, était de bois vernis ; la pendule monumentale, accompagnée d'immenses candélabres, trahissait le zinc par le manque de reflet du métal. Le lustre de bronze à pendeloques en cristal de pacotille, était doré au vernis au lieu de l'être au feu, les guipures étaillées sur les fauteuils ne parvenaient guère à copier les guipures anciennes.

Les meubles de faux boule, où la gélatine remplaçait l'écailler, jetaient leur note criarde : des glaces taillées et retaillées répétaient ces choses mesquines, essayant de jouer les belles choses.

Si Augustine s'était trouvée dans un honnête salon bourgeois sans prétention, elle n'aurait point ri d'une simplicité obligée. Mais, dans la pièce où elle attendait Aurélie, le besoin de paraître révélait chaque misère. Evidemment la sœur d'Aurélie, car Aurélie demeurait chez sa sœur, se trouvait une femme excessivement malheureuse, qui se donnait une peine énorme pour faire croire à tous qu'elle se trouvait dans une situation meilleure.

Aurélie entra. Sa joie en voyant l'ancienne pensionnaire de madame Rameau, la franchise de son accueil, effaçaient de l'esprit d'Augustine les idées pénibles qui l'envahissaient. Mais quand elle fut embrassée son amie, elle s'écria :

—Il fait très-froid ! te voilà gelée, viens dans ma chambre, nous y serons mieux pour causeur.

Oui, en vérité, on y était mieux. La grille pleine de charbon, envoyait une douce chaleur. Cette chambre, toute blanche, charmait le regard et le reposait. Rien d'apprêté, de vaniteux, dans cet intérieur. Les rideaux du lit, chef-d'œuvre de patience, reproduisaient les dessins de précieux filets d'Italie, dont la mode revient aujourd'hui. Aux fenêtres se drapaient des tentures pareilles ; le lit disparaissait sous un voile finement travaillé, comme les nappes d'autel de Gênes. Sur la table, un vase contenait des violettes ; sur la cheminée, une pendule fort simple en onyx d'Algérie ; quelques chaises de tapisserie, deux fauteuils, un guéridon de laque, des gravures de Scheffer : *Mignon regrettant la patric et Marguerite sortant de l'église* ; enfin, une étagère garnie d'une vingtaine de volumes, componaient tout le mobilier d'Aurélie.

Augustine parla de son bonheur en quelques mots, et questionna en détail son amie.

—Je puis bien te parler franchement, dit Aurélie ; je me trouve excessivement malheureuse. Ma sœur n'est cependant pas mauvaise ; c'est une bonne créature, même ; tout à l'heure tu la verras, elle s'occupe de sa toilette pour venir te voir ici. J'ai tant parlé d'Augustine, que Louise voudra demander sa part d'amitié. Tu as déjà dû comprendre une partie de la vérité. Une minute suffit pour deviner ce que nous sommes, de pauvres gens, et ce que nous avons la prétention de paraître : des gens riches ! Louise est une des mille victimes que le faux luxe immole quotidiennement et à petit feu. Devenue la femme d'un brave garçon, dont la place au ministère fournit à peine l'indispensable, ma sœur se tortue et nous tortue tous pour arriver à un résultat impossible. Tu as vu le salon : tentures de coton, bronzes de zinc ! On vit ici plus mal que dans la loge du concierge ; mais chaque vendredi, ma sœur donne un thé. La petite Ludovise manque de sarreux blancs tous les jours, mais le dimanche elle ressemble à une poupee de magasin. Louise a des robes de soie tapageuse et de fausses dentelles. Les notes criardes pleuvent chez nous. Ma sœur cherche sans fin des combinaisons économiques, non pas pour augmenter le bien-être de sa maison, mais pour le réduire au profit de sa toilette. Son mari porte des habits blanchis aux coutures, elle ne manque jamais de chapeaux frais. Sa préoccupation depuis deux ans est d'aller aux eaux. Elle n'a pu encore atteindre ce but souhaité ; mais, pour y arriver, elle est capable de tout, même de vaincre une certaine paresse. La domestique Rose était jadis couturière ; c'est te dire qu'elle s'entend peu au service ; à peine l'ouvrage de Rose semble-t-il achevé, que ma sœur et la servante copient des gravures de mode pour quelque soirée où il s'agit de paraître. L'enfant est négligée, peu aimée. Je l'attire le plus qu'il est possible ; mais Louise ne s'y prête pas toujours ; elle semble craindre que mes soins pour l'enfant condamnent sa négligence.

Augustine se mit à rire.

—Une seule suffira, chère Aurélie, et à ton âge, la mousseline sied bien.

—C'est entendu ; dans deux mois, répéta Louise.

—Donne-moi donc l'adresse de Solange, dit madame Courcy à son amie.

—Rue de Grenelle-Saint-Germain, 17, un bel hôtel où elle demeure avec son mari, le comte de Maisonfort.

—J'y vais de ce pas."

Augustine s'éloigna ; elle emportait de ses visites une impression triste. Le tableau présenté par l'intérieur de ce petit ménage bourgeois la laissait morne. Madame de Lagrange l'avait plaigne et presque prise en pitié. Son amie Aurélie souffrait sans savoir comment elle pourrait sortir d'une situation pénible. Augustine se dit qu'au moins sa visite à madame de Maisonfort la dédommagerait.

Elle courut au faubourg Saint-Germain. La vue de l'hôtel étalant au-dessus d'une magnifique porte de bois sculpté l'écusson des Maisonfort, l'épanouit un peu. Enfin, elle allait se retrouver dans un milieu opulent en harmonie avec ses goûts.

Quand la voiture entra dans la cour s'arrêta devant la marquise, Augustine descendit et son regard embrassant le vestibule, l'immense escalier de marbre à rampe dorée, elle jugea que son amie devait être une forte heureuse créature.

Les laquais respectueux, en grande livrée, un valet de chambre, suivant les meilleures traditions, fournirent à Augustine une comparaison qui ne fut pas à l'avantage de ses gens des Haussos ; elle se promit d'avoir bonne mémoire, et de corriger ce qui était défectueux.

Solange de Maisonfort ne se fit pas attendre.

Elle ne saurait reprendre ses bas ni blanchir ses sarreux. Oh ! moi, je le ferais de grand cœur si on me le permettait. Quelquefois une sorte de découragement me prend, et je suis prête à quitter la maison pour aller n'importe où, en qualité de gouvernante ou de sous-maîtresse. Mais alors, mon beau-frère intervient, me calme et me supplie de rester. J'ai dû rester. J'ai pour toute fortune vingt mille francs qui, placés d'une façon avantageuse, me donnent douze francs de revenu. J'en remets huit à ma sœur ; il m'en reste quatre pour ma toilette et mes menues dépenses.

—Et cela te suffit ?

—Il le faut bien. Louise voulait me persuader, il y a quelque temps, de profiter de mon habileté pour déposer de petits travaux à la société des *abeilles*. Dieu m'en garde ! Quant j'aurais fait avec plaisir et patience un joli ouvrage, je le vendrais pour quelques francs ! destiné à quoi ? à ma toilette ! Il me faut si peu. Je porte de la laine, et je garde le deuil de ma mère. Ne vaut-il pas mieux employer mes heures, si j'en ai de libres, à tricoter des camisoles pour les enfants et à faire des béguiins ! Travaillez, jeunes femmes, travaillez, jeunes filles, au profit de votre coquetterie ! Devenez, par amour du luxe, des demoiselles ouvrières. On crée pour vous un magasin spécial où vous recevez une quasi-aumône ! Apportez les chefs-d'œuvre de vos doigts agiles dans ce bazar des petites lionnes pauvres !

—Fatiguez vos yeux, absorbez votre intelligence, pour arriver à ce but : acquérir quelques mètres de soie ! Non, chère, pauvre je suis, pauvre je resterai. Je fais des guipures pour moi, de la tapisserie pour moi. J'aime l'ordre et même l'élégance dans le coin où je vis, mais le reste me touche peu, et ne me tente jamais. Si je me marie, j'épouserai quelque honnête garçon, désireux d'avoir près de lui une ménagère attentive, et non point un cheval de parade piaffant sur des talons hauts et portant sur elle le quart du budget de son ménage."

En ce moment la porte s'ouvrit, et madame Louise, coiffée, habillée, pomponnée, respirant la poudre de riz et l'essence de violette, entra avec une rapidité étourdie.

Elle gauquilla un petit compliment médité sans doute depuis vingt minutes et qu'elle s'était répété plus d'une fois.

Aurélie n'avait rien exagéré. Madame Louise voulait paraître. Elle avait une robe de chambre de cachemire blanc ornée de biais en tafetas léger, piqué à la mécénique, sorte de confections que les *Trois-Quartiers* affichent à soixante-dix francs et qui, faites pour le même mannequin, n'habillent bien aucune femme.

Elle répeta sur tous les tons combien elle souhaitait depuis longtemps faire la connaissance de l'amie de sa sœur, elle se sentait toute disposée à l'aimer ; que pendant le mois qu'Augustine passerait à Paris, elle viendrait souvent la voir ; elle ajouta qu'elle l'attendrait le vendredi suivant.

Le regard d'Aurélie supplia Augustine d'accepter.

—A une condition, toutefois, dit madame Courcy, c'est que vous me rendrez ma visite aux Haussos.

—Et à quelle époque ?

—Dans deux mois, le jour de la fête de mon mari.

—Y songes-tu, ma chère, s'écria Aurélie, nous aux Haussos ? Tu auras sans doute beaucoup de monde.

—Cent personnes ; on jouera la comédie et on tirera un feu d'artifice.

—Ce sera charmant ! délicieux ! dit Louise, et certes, j'